

(A Damis). Je suis à vous, monsieur.
(Il met l'épée à la main contre la Rivière et ses compagnons, qu'il met en fuite.)
DAMIS. O ciel ! par quel secours
D'un trépas assuré vois-je sauver mes jours !
A qui suis-je obligé d'un si rare service ?
ÉRASTE (revenant). Je n'ai fait, vous servant, qu'un acte de justice.
DAMIS. Ciel ! puis-je à mon oreille ajouter quelque foi ?
Est-ce la main d'Eraste... ?

ÉRASTE. Oui, oui, monsieur, c'est moi.
Trop heureux que ma main vous ait tiré de peine,
Trop malheureux d'avoir mérité votre haine.
DAMIS. Quoi ! celui dont j'avais résolu le trépas
Est celui qui pour moi vient d'employer son bras !
Ah ! c'en est trop ; mon cœur est contraint de se rendre ;
Et, quoi que votre amour ce soir ait pu prétendre,
Ce trait si surprenant de générosité
Doit étouffer en moi toute animosité.
Je rougis de ma faute, et blâme mon caprice.
Ma haine trop longtemps vous a fait injustice ;
Et, pour la condamner par un éclat fameux,
Je vous joins dès ce soir à l'objet de vos vœux.

SCÈNE VI.

ORPHISE, DAMIS, ERASTE.

ORPHISE (sortant de chez elle avec un flambeau).
Monsieur, quelle aventure a d'un trouble effroyable... ?
DAMIS. Ma nièce, elle n'a rien que de très-agréable,
Puisqu'après tant de vœux que j'ai blâmés en vous
C'est elle qui vous donne Eraste pour époux.

Son bras a repoussé le trépas que j'évite,
Et je veux envers lui que votre main m'acquitte.
ORPHISE. Si c'est pour lui payer ce que vous lui devez,
J'y consens, devant tout aux jours qu'il a sauvés.
ÉRASTE. Mon cœur est si surpris d'une telle merveille,
Qu'en ce ravissement je doute si je veille.
DAMIS. Célébrons l'heureux sort dont vous allez jouir,
Et que nos violons viennent nous réjouir.
(On frappe à la porte de Damis.)

ÉRASTE. Qui frappe là si fort ?

SCÈNE VII.

DAMIS, ORPHISE, ERASTE, L'ÉPINE.

L'ÉPINE. Monsieur, ce sont des masques
Qui portent des crins-crins et des tambours de Basques.
(Les masques entrent, qui occupent toute la place.)
ÉRASTE. Quoi ! toujours des fâcheux ! Holà ! suisses, ici ;
Qu'on me fasse sortir ces gredins que voici.

BALLET DU TROISIÈME ACTE.

PREMIÈRE ENTRÉE.

Des suisses avec des haliebardes chassent tous les masques fâcheux, et se retirent ensuite pour laisser danser.

SECONDE ENTRÉE.

Quatre bergers et une bergère ferment le divertissement.

FIN DES FACHEUX.



Holà ! suisses, ici ;
Qu'on me fasse sortir ces gredins que voici.

ACTE III, SCÈNE VII.



LES FOURBERIES DE SCAPIN

COMÉDIE EN TROIS ACTES. — 1671.

PERSONNAGES.

ARGANTE, père d'Octave et de Zerbinette.
GÉRONTE, père de Léandre et d'Hyacinthe.
OCTAVE, fils d'Argante et amant d'Hyacinthe.

LÉANDRE, fils de Géronte et amant de Zerbinette.
ZERBINETTE, crue Égyptienne, et reconnue fille
d'Argante, amante de Léandre.
HYACINTHE, fille de Géronte et amante d'Octave.
SCAPIN, valet de Léandre.

SILVESTRE, valet d'Octave.
NÉRINE, nourrice d'Hyacinthe.
CARLE, ami de Scapin.
DEUX PORTEURS.

La scène est à Naples.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, SILVESTRE.

OCTAVE. Ah, fâcheuses nouvelles pour un cœur amoureux ! Dures extrémités où je me vois réduit ! Tu viens, Silvestre, d'apprendre au port que mon père revient ?

SILVESTRE. Oui.
OCTAVE. Qu'il arrive ce matin même ?

SILVESTRE. Ce matin même.
OCTAVE. Et qu'il revient avec l'intention de me marier ?

SILVESTRE. Oui.
OCTAVE. Avec une fille du seigneur Géronte ?

SILVESTRE. Du seigneur Géronte.

OCTAVE. Et que cette fille est mandée de Tarente ici pour cela ?

SILVESTRE. Oui.
OCTAVE. Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle ?

SILVESTRE. De votre oncle.

OCTAVE. A qui mon père les a mandées par une lettre ?

SILVESTRE. Par une lettre.
OCTAVE. Et cet oncle, dis-tu, sait toutes nos affaires ?

SILVESTRE. Toutes nos affaires.

OCTAVE. Ah ! parle, si tu veux, et ne te fais point de la sorte arracher les mots de la bouche.

SILVESTRE. Qu'ai-je à parler davantage ? vous n'oubliez aucune circonstance ; et vous dites les choses tout justement comme elles sont.

OCTAVE. Conseille-moi du moins, et me dis ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.



Quoi ! jé n'aurai pas l'abantage dé tué cé Géronte... ACTE III, SCÈNE II.

SCÈNE II.

OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN. Qu'est-ce, seigneur Octave ? Qu'avez-vous ? Qu'y a-t-il ? Quel désordre est-ce là ? je vous vois tout troublé.

OCTAVE. Ah ! mon pauvre Scapin ! je suis perdu, je suis désespéré, je suis le plus infortuné de tous les hommes.

SCAPIN. Comment ?

OCTAVE. N'as-tu rien appris de ce qui me regarde ?
 SCAPIN. Non.
 OCTAVE. Mon père arrive avec le seigneur Géronte, et ils me veulent marier.
 SCAPIN. Eh bien ! qu'y a-t-il là de si funeste ?
 OCTAVE. Hélas ! tu ne sais pas la cause de mon inquiétude ?
 SCAPIN. Non ; mais il ne tiendra qu'à vous que je la sache bientôt ; et je suis homme consolatif, homme à m'intéresser aux affaires des jeunes gens.
 OCTAVE. Ah ! Scapin, si tu pouvais trouver quelque invention, forger quelque machine pour me tirer de la peine où je suis, je croirais t'être redevable de plus que de la vie.
 SCAPIN. A vous dire la vérité, il y a peu de choses qui me soient impossibles quand je m'en veux mêler. J'ai sans doute reçu du ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentillesses d'esprit, de ces galanteries ingénieuses à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies ; et je puis dire sans vanité qu'on n'a guère vu d'homme qui fût plus habile ouvrier de ressorts et d'intrigues, qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier. Mais, ma foi, le mérite est trop maltraité aujourd'hui ; et j'ai renoncé à toutes choses depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.
 OCTAVE. Comment ? quelle affaire, Scapin ?
 SCAPIN. Une aventure où je me brouillai avec la justice.
 OCTAVE. La justice ?
 SCAPIN. Oui. Nous eûmes un petit démêlé ensemble.
 SILVESTRE. Toi et la justice ?
 SCAPIN. Oui. Elle en usa fort mal avec moi ; et je me dépitai de telle sorte contre l'ingratitude du siècle, que je résolus de ne plus rien faire. Baste ! ne laissez pas de me conter votre aventure.
 OCTAVE. Tu sais, Scapin, qu'il y a deux mois que le seigneur Géronte et mon père s'embarquèrent ensemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intérêts sont mêlés.
 SCAPIN. Je sais cela.
 OCTAVE. Et que Léandre et moi nous fûmes laissés par nos pères, moi sous la conduite de Silvestre, et Léandre sous ta direction.
 SCAPIN. Oui. Je me suis fort bien acquitté de ma charge.
 OCTAVE. Quelques temps après Léandre fit rencontre d'une jeune Égyptienne, dont il devint amoureux.
 SCAPIN. Je sais cela encore.
 OCTAVE. Comme nous sommes grands amis, il me fit aussitôt confidence de son amour, et me mena voir cette fille, que je trouvai belle, à la vérité, mais non pas tant qu'il voulait que je la trouvasse. Il ne m'entretenait que d'elle chaque jour, m'exagérait à tous moments sa beauté et sa grâce, me louait son esprit et me parlait avec transport des charmes de son entretien, dont il me rapportait jusqu'aux moindres paroles, qu'il s'efforçait toujours de me faire trouver les plus spirituelles du monde. Il me querellait quelquefois de n'être pas assez sensible aux choses qu'il me venait dire, et me blâmait sans cesse de l'indifférence où j'étais pour les feux de l'amour.
 SCAPIN. Je ne vois pas encore où ceci peut aller.
 OCTAVE. Un jour que je l'accompagnais pour aller chez les gens qui gardent l'objet de ses vœux, nous entendîmes, dans une petite maison d'une rue écartée, quelques plaintes mêlées de beaucoup de sanglots. Nous demandons ce que c'est. Une femme nous dit en soupirant que nous pouvions voir là quelque chose de pitoyable en des personnes étrangères, et qu'à moins que d'être insensibles nous en serions touchés.
 SCAPIN. Où est-ce que cela nous mène ?
 OCTAVE. La curiosité me fit presser Léandre de voir ce que c'était. Nous entrâmes dans une salle, où nous voyons une vieille femme mourante, assistée d'une servante qui faisait des regrets, et d'une jeune fille toute fondante en larmes, la plus belle et la plus touchante qu'on puisse voir.
 SCAPIN. Ah ! ah !
 OCTAVE. Une autre aurait paru effroyable en l'état où elle était ; car elle n'avait pour habillement qu'une méchante petite jupe, avec des brassières de nuit qui étaient de simple futaine ; et sa coiffure était une cornette jaune retroussée au haut de sa tête, qui laissait tomber en désordre ses cheveux sur ses épaules ; et cependant, faite comme cela, elle brillait de mille attraits, et ce n'était qu'agréments et que charmes que toute sa personne.
 SCAPIN. Je sens venir les choses.
 OCTAVE. Si tu l'avais vue, Scapin, en l'état que je dis, tu l'aurais trouvée admirable.
 SCAPIN. Oh ! je n'en doute point ! et, sans l'avoir vue, je vois bien qu'elle était tout à fait charmante.
 OCTAVE. Ses larmes n'étaient point de ces larmes désagréables qui défigurent un visage ; elle avait à pleurer une grâce touchante, et sa douleur était la plus belle du monde.
 SCAPIN. Je vois tout cela.
 OCTAVE. Elle faisait fondre chacun en larmes en se jetant amoureusement sur le corps de cette mourante qu'elle appelait sa chère mère, et il n'y avait personne qui n'eût l'âme percée de voir un si bon naturel.
 SCAPIN. En effet, cela est touchant ; et je vois bien que ce bon naturel-là vous la fit aimer.

OCTAVE. Ah ! Scapin, un barbare l'aurait aimée !
 SCAPIN. Assurément. Le moyen de s'en empêcher !
 OCTAVE. Après quelques paroles dont je tâchai d'adoucir la douleur de cette charmante alligée, nous sortîmes de là ; et, demandant à Léandre ce qu'il lui semblait de cette personne, il me répondit froidement qu'il la trouvait assez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parlait, et je ne voulus point lui découvrir l'effet que ses beautés avaient fait sur mon âme.
 SILVESTRE (à Octave). Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà pour jusqu'à demain. Laissez-le-moi finir en deux mots. (A Scapin.) Son cœur prend feu dès ce moment ; il ne saurait plus vivre qu'il n'aille consoler son aimable affligée. Ses fréquentes visites sont rejetées de la servante, devenue la gouvernante par le trépas de la mère. Voilà mon homme au désespoir. Il presse, supplie, conjure ; point d'affaire. On lui dit que la fille, quoique sans bien et sans appui, est de famille honnête, et qu'à moins de l'épouser on ne peut souffrir ses poursuites. Voilà son amour augmenté par les difficultés. Il consulte dans sa tête, agit, raisonne, balance, prend sa résolution. Le voilà marié avec elle depuis trois jours.
 SCAPIN. J'entends.
 SILVESTRE. Maintenant, mets avec cela le retour imprévu du père, qu'on n'attendait que dans deux mois ; la découverte que l'oncle a faite du secret de notre mariage, et l'autre mariage qu'on veut faire de lui avec la fille que le seigneur Géronte a eue d'une seconde femme qu'on dit qu'il a épousée à Tarente.
 OCTAVE. Et, par-dessus tout cela, mets encore l'indigence où se trouve cette aimable personne, et l'impuissance où je me vois d'avoir de quoi la secourir.
 SCAPIN. Est-ce là tout ? Vous voilà bien embarrassés tous deux pour une bagatelle ! C'est bien là de quoi se tant alarmer ! N'as-tu point de honte, toi, de demeurer court à si peu de chose ? Que diable ! te voilà grand et gros comme père et mère, et tu ne saurais trouver dans ta tête, forger dans ton esprit quelque ruse galante, quelque honnête petit stratagème pour ajuster vos affaires ! Fi ! Peste soit du hutor ! Je voudrais bien que l'on m'eût donné autrefois nos vieillards à duper, je les aurais joués tous deux par-dessous la jambe ; et je n'étais pas plus grand que cela, que je me signalais déjà par cent tours d'adresse jolis.
 SILVESTRE. J'avoue que le ciel ne m'a pas donné les talents, et que je n'ai pas l'esprit, comme toi, de me brouiller avec la justice.
 OCTAVE. Voici mon aimable Hyacinthe.

SCÈNE III.

HYACINTHE, OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

HYACINTHE. Ah ! Octave, est-il vrai ce que Silvestre vient de dire à Nérine, que votre père est de retour et qu'il veut vous marier ?
 OCTAVE. Oui, belle Hyacinthe ; et ces nouvelles m'ont donné une atteinte cruelle. Mais que vois-je ! vous pleurez ! Pourquoi ces larmes ? Me soupçonnez-vous, dites-moi, de quelque infidélité ? et n'êtes-vous pas assurée de l'amour que j'ai pour vous ?
 HYACINTHE. Oui, Octave, je suis sûre que vous m'aimez ; mais je ne le suis pas que vous m'aimiez toujours.
 OCTAVE. Eh ! peut-on vous aimer qu'on ne vous aime toute sa vie ?
 HYACINTHE. J'ai oui dire, Octave, que votre sexe aime moins longtemps que le nôtre, et que les ardeurs que les hommes font voir sont des feux qui s'éteignent aussi facilement qu'ils naissent.
 OCTAVE. Ah ! ma chère Hyacinthe, mon cœur n'est donc pas fait comme celui des autres hommes ; et je sens bien, pour moi, que je vous aimerai jusqu'au tombeau.
 HYACINTHE. Je veux croire que vous sentez ce que vous dites, et je ne doute point que vos paroles ne soient sincères ; mais je crains un peu voir qui combattra dans votre cœur les tendres sentiments que vous pouvez avoir pour moi. Vous dépendez d'un père qui veut vous marier à une autre personne ; et je suis sûre que je mourrai si ce malheur m'arrive.
 OCTAVE. Non, belle Hyacinthe, il n'y a point de père qui puisse me contraindre à vous manquer de foi ; et je me résoudrai à quitter mon pays, et le jour même, s'il est besoin, plutôt qu'à vous quitter. J'ai déjà pris, sans l'avoir vue, une aversion effroyable pour celle que l'on me destine ; et, sans être cruel, je souhaiterais que la mer l'écartât d'ici pour jamais. Ne pleurez donc point, je vous prie, mon aimable Hyacinthe ; car vos larmes me tuent, et je ne les puis voir sans me sentir percer le cœur.
 HYACINTHE. Puisque vous le voulez, je veux bien essuyer mes larmes ; et j'attendrai, d'un œil constant, ce qu'il plaira au ciel de résoudre de moi.
 OCTAVE. Le ciel nous sera favorable.
 HYACINTHE. Il ne saurait m'être contraire si vous m'êtes fidèle.
 OCTAVE. Je le serai assurément.
 HYACINTHE. Je serai donc heureuse.
 SCAPIN (à part). Elle n'est point tant sotte, ma foi ; et je la trouve assez passable.

OCTAVE (montrant Scapin). Voici un homme qui pourrait bien, s'il le voulait, nous être dans tous nos besoins d'un secours merveilleux.
 SCAPIN. J'ai fait de grands serments de ne me mêler plus du monde ; mais, si vous m'en priez bien fort tous deux, peut-être...
 OCTAVE. Ah ! s'il ne tient qu'à te prier bien fort pour obtenir ton aide, je te conjure de tout mon cœur de prendre la conduite de notre barque.
 SCAPIN (à Hyacinthe). Et vous, ne dites-vous rien ?
 HYACINTHE. Je vous conjure, à son exemple, par tout ce qui vous est le plus cher au monde, de vouloir servir notre amour.
 SCAPIN. Il faut se laisser vaincre, et avoir de l'humanité. Allez, je veux m'employer pour vous.
 OCTAVE. Crois que...
 SCAPIN (à Octave). Chut ! (A Hyacinthe.) Allez-vous-en, vous, et soyez en repos.

SCÈNE IV.

OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN (à Octave). Et vous, préparez-vous à soutenir avec fermeté l'abord de votre père.
 OCTAVE. Je l'avoue que cet abord me fait trembler par avance ; et j'ai une timidité naturelle que je ne saurais vaincre.
 SCAPIN. Il faut pourtant paraître ferme au premier choc, de peur que, sur votre faiblesse, il ne prenne le pied de vous mener comme un enfant. Là, tâchez de vous composer par étude. Un peu de hardiesse, et songez à répondre résolument sur tout ce qu'il pourra vous dire.
 OCTAVE. Je ferai du mieux que je pourrai.
 SCAPIN. Ça, essayons un peu, pour vous accoutûmer. Répétons un peu votre rôle, et voyons si vous ferez bien. Allons, la mine résolue, la tête haute, les regards assurés.
 OCTAVE. Comme cela ?
 SCAPIN. Encore un peu davantage.
 OCTAVE. Ainsi ?
 SCAPIN. B n. Imaginez-vous que je suis votre père qui arrive, et répondez-moi fermement comme si c'était à lui-même... Comment, pendeur, vaurien, infame, fils indigne d'un père comme moi, oses-tu bien paraître devant mes yeux, après les bons déportements, après le lâche tour que tu m'as joué pendant mon absence ? Est-ce là le fruit de mes soins, maraud ? est-ce là le fruit de mes soins, le respect qui m'est dû, le respect que tu me conserves ?... Allons donc... Tu as l'insolence, fripon, de l'engager sans le consentement de ton père ! de contracter un mariage clandestin ! Réponds-moi, coquin, réponds-moi. Voyons un peu tes belles raisons... Oh ! que diable ! vous demeurez interdit.
 OCTAVE. C'est que je m'imagine que c'est mon père que j'entends.
 SCAPIN. Eh ! oui. C'est par cette raison qu'il ne faut pas être comme un imbécille.
 OCTAVE. Je m'en vais prendre plus de résolution, et je répondrai fermement.
 SCAPIN. Assurément ?
 OCTAVE. Assurément.
 SILVESTRE. Voilà votre père qui vient.
 OCTAVE. O ciel ! je suis perdu !

SCÈNE V.

SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN. Holà ! Octave ! Demeurez, Octave ! Le voilà enfui. Quelle pauvre espèce d'homme ! Ne laissons pas d'attendre le vieillard.
 SILVESTRE. Que lui dirai-je ?
 SCAPIN. Laissez-moi dire, moi ; et ne fais que me suivre.

SCÈNE VI.

ARGANTE, SCAPIN et SILVESTRE (dans le fond du théâtre).

ARGANTE (se croyant seul). A-t-on jamais oui parler d'une action pareille à celle-là ?
 SCAPIN (à Silvestre). Il a déjà appris l'affaire ; et elle lui tient si fort en tête, que, tout seul, il en parle haut.
 ARGANTE (se croyant seul). Voilà une témérité bien grande !
 SCAPIN (à Silvestre). Écoutez-le un peu.
 ARGANTE (se croyant seul). Je voudrais bien savoir ce qu'ils pourront me dire sur ce beau mariage.
 SCAPIN (à part). Nous y avons songé.
 ARGANTE (se croyant seul). Tacheront-ils de nier la chose ?

SCAPIN (à part). Non ; nous n'y pensons pas.
 ARGANTE (se croyant seul). Ou s'ils entreprendront de l'excuser ?
 SCAPIN (à part). Celui-là se pourra faire.
 ARGANTE (se croyant seul). Prétendront-ils m'amuser par des contes en l'air ?
 SCAPIN (à part). Peut-être.
 ARGANTE (se croyant seul). Tous leurs discours seront inutiles.
 SCAPIN (à part). Nous allons voir.
 ARGANTE (se croyant seul). Ils ne m'en donneront point à garder.
 SCAPIN (à part). Ne jurons de rien.
 ARGANTE (se croyant seul). Je saurai mettre mon poudard de fils en lieu de sûreté.
 SCAPIN (à part). Nous y pourrions.
 ARGANTE (se croyant seul). Et pour le coquin de Silvestre, je le rouerai de coups.
 SILVESTRE (à Scapin). J'étais bien étonné s'il m'oubliait.
 ARGANTE (apercevant Silvestre). Ah ! ah ! vous voilà donc, sage gouverneur de famille, beau directeur de jeunes gens !
 SCAPIN. Monsieur, je suis ravi de vous voir de retour.
 ARGANTE. Bonjour, Scapin. (A Silvestre.) Vous avez suivi mes ordres, vraiment, d'une belle manière ! et mon fils s'est comporté fort sagement pendant mon absence !
 SCAPIN. Vous vous portez bien, à ce que je vois ?
 ARGANTE. Assez bien. (A Silvestre.) Tu ne dis mot, coquin ! tu ne dis mot !
 SCAPIN. Votre voyage a-t-il été bon ?
 ARGANTE. Mon Dieu ! fort bon. Laissez-moi un peu quereller en repos.
 SCAPIN. Vous voulez quereller ?
 ARGANTE. Oui, je veux quereller.
 SCAPIN. Et qui, monsieur ?
 ARGANTE (montrant Silvestre). Ce maraud-là.
 SCAPIN. Pourquoi ?
 ARGANTE. Tu n'as pas osé parler de ce qui s'est passé dans mon absence ?
 SCAPIN. J'ai bien osé parler de quelque petite chose.
 ARGANTE. Comment ! quelque petite chose ! une action de cette nature ?
 SCAPIN. Vous avez quelque raison.
 ARGANTE. Une hardiesse pareille à celle-là !
 SCAPIN. Cela est vrai.
 ARGANTE. Un fils qui se marie sans le consentement de son père !
 SCAPIN. Oui, il y a quelque chose à dire à cela. Mais je serais d'avis que vous ne fîssiez point de bruit.
 ARGANTE. Je ne suis pas de cet avis, moi ; et je veux faire du bruit tout mon soul. Quoi ! tu ne trouves pas que j'aie tous les sujets du monde de me mettre en colère ?
 SCAPIN. Si fait. J'y ai d'abord été, moi, lorsque j'ai su la chose ; et je me suis intéressé pour vous jusqu'à quereller votre fils. Demandez-lui un peu quelles belles réprimandes je lui ai faites, et comme je l'ai châtiri sur le peu de respect qu'il gardait à un père dont il devrait baiser les pas. On ne peut pas lui mieux parler, quand ce serait vous-même. Mais quoi ! je me suis rendu à la raison ; et j'ai considéré que, dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourrait croire.
 ARGANTE. Que me viens-tu conter ? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une inconnue ?
 SCAPIN. Que voulez-vous ? Il y a été poussé par sa destinée.
 ARGANTE. Ah ! ah ! voici une raison la plus belle du monde. On n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, assassiner, et dire pour excuse qu'on y a été poussé par sa destinée.
 SCAPIN. Mon Dieu ! vous prenez mes paroles trop en philosophe. Je veux dire qu'il s'est trouvé fatalement engagé dans cette affaire.
 ARGANTE. Et pourquoi s'y engageait-il ?
 SCAPIN. Voulez-vous qu'il soit aussi sage que vous ? Les jeunes gens sont jeunes, et n'ont pas toute la prudence qu'il leur faudrait pour ne rien faire que de raisonnable ; témoin notre Léandre, qui, malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remontrances, est allé faire de son côté pis encore que votre fils. Je voudrais bien savoir si vous-même n'avez pas été jeune, et n'avez pas dans votre temps fait des fredaines comme les autres. J'ai oui dire, moi, que vous avez été autrefois un bon compagnon parmi les femmes ; que vous faisiez de votre drôle avec les plus galantes de ce temps-là, et que vous n'en approchiez point que vous ne pussassiez à bout.
 ARGANTE. Cela est vrai. J'en demeure d'accord ; mais je m'en suis toujours tenu à la galanterie, et je n'ai point été jusqu'à faire ce qu'il a fait.
 SCAPIN. Que vouliez-vous qu'il fit ? Il voit une jeune personne qui lui veut du bien (car il tient cela de vous, d'être aimé de toutes les femmes) ; il la trouve charmante, il lui rend des visites, lui conte des douceurs, soupire galamment, fait le passionné. Elle se rend à sa poursuite. Il pousse sa fortune. Le voilà surpris avec elle par ses parents, qui, la force à la main, le contraignent de l'épouser.
 SILVESTRE (à part). L'habile fourbe que voilà !
 SCAPIN. Eussiez-vous voulu qu'il se fût laissé tuer ? Il vaut mieux encore être marié qu'être mort.
 ARGANTE. On ne m'a pas dit que l'affaire se soit ainsi passée.

SCAPIN (montrant Silvestre). Demandez-lui plutôt; il ne vous dira pas le contraire.

ARGANTE (à Silvestre). C'est par force qu'il a été marié?

SILVESTRE. Oui, monsieur.

SCAPIN. Voudrais-je vous mentir?

ARGANTE. Il devait donc aller tout aussitôt protester de violence chez un notaire.

SCAPIN. C'est ce qu'il n'a pas voulu faire.

ARGANTE. Cela m'aurait donné plus de facilité pour rompre ce mariage.

SCAPIN. Rompre ce mariage?

ARGANTE. Oui.

SCAPIN. Vous ne le romprez point.

ARGANTE. Je ne le romprai point?

SCAPIN. Non.

ARGANTE. Quoi! je n'aurai pas pour moi les droits de père, et la raison de la violence qu'on a faite à mon fils?

SCAPIN. C'est une chose dont il ne demeurera pas d'accord.

ARGANTE. Il n'en demeurera pas d'accord?

SCAPIN. Non.

ARGANTE. Mon fils?

SCAPIN. Votre fils. Voulez-vous qu'il confesse qu'il ait été capable de crainte, et que ce soit par force qu'on lui ait fait faire les choses? Il n'a garde d'aller avouer cela; ce serait se faire tort, et se montrer indigne d'un père comme vous.

ARGANTE. Je me moque de cela.

SCAPIN. Il faut, pour son honneur et pour le vôtre, qu'il dise dans le monde que c'est de bon gré qu'il l'a épousée.

ARGANTE. Et je veux, moi, pour mon honneur et pour le sien, qu'il dise le contraire.

SCAPIN. Non, je suis sûr qu'il ne le fera pas.

ARGANTE. Je l'y forcerai bien.

SCAPIN. Il ne le fera pas, vous dis-je.

ARGANTE. Il le fera, ou je le déshériterai.

SCAPIN. Vous?

ARGANTE. Moi.

SCAPIN. Bon!

ARGANTE. Comment, bon?

SCAPIN. Vous ne le déshériteriez point.

ARGANTE. Je ne le déshériterai point?

SCAPIN. Non.

ARGANTE. Non?

SCAPIN. Non.

ARGANTE. Ouais! voici qui est plaisant. Je ne déshériterai point mon fils?

SCAPIN. Non, vous dis-je.

ARGANTE. Qui m'en empêchera?

SCAPIN. Vous-même.

ARGANTE. Moi?

SCAPIN. Oui; vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGANTE. Je l'aurai.

SCAPIN. Vous vous moquez.

ARGANTE. Je ne me moque point.

SCAPIN. La tendresse paternelle fera son office.

ARGANTE. Elle ne fera rien.

SCAPIN. Oui, oui.

ARGANTE. Je vous dis que cela sera.

SCAPIN. Bagatelles!

ARGANTE. Il ne faut point dire: Bagatelles.

SCAPIN. Mon Dieu! je vous connais; vous êtes bon naturellement.

ARGANTE. Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux. Finissons ce discours qui m'échauffe la bile. (A Silvestre.) Va-t'en, pendard, va-t'en me chercher mon fripon, tandis que j'irai rejoindre le Seigneur Géronte pour lui conter ma disgrâce.

SCAPIN. Monsieur, si je puis vous être utile en quelque chose, vous n'avez qu'à me commander.

ARGANTE. Je vous remercie. (A part.) Ah! pourquoi faut-il qu'il soit fils unique! et que n'ai-je à cette heure la fille que le ciel m'a ôtée, pour la faire mon héritière!

SCÈNE VII.

SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE. J'avoue que tu es un grand homme, et voilà l'affaire en bon train; mais l'argent, d'autre part, nous presse pour notre subsistance; et nous avons de tous côtés des gens qui aboient après nous.

SCAPIN. Laisse-moi faire; la machine est trouvée. Je cherche seulement dans ma tête un homme qui nous soit affidé, pour jouer un personnage dont j'ai besoin... Attends. Tiens-toi un peu; enfonce ton bonnet en méchant garçon; campe-toi sur un pied, mets la main au côté, fais les yeux furibonds, marche un peu en roi de théâtre. Veilà qui

est bien. Suis-moi. J'ai des secrets pour déguiser ton visage et ta voix. SILVESTRE. Je te conjure, au moins, de ne m'aller point brouiller avec la justice.



Campe-toi sur un pied...

SCAPIN. Va, va, nous partagerons les périls en frères; et trois ans de galères de plus ou de moins ne sont pas pour arrêter un noble cœur.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, ARGANTE.

GÉRONTE. Oui, sans doute, par le temps qu'il fait, nous aurons ici nos gens aujourd'hui; et un matelot qui vient de Tarente m'a assuré qu'il avait vu mon homme qui était près de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma fille trouvera les choses mal disposées à ce que nous nous propositions; et ce que vous venez de m'apprendre de votre fils rompt étrangement les mesures que nous avions prises ensemble.

ARGANTE. Ne vous mettez pas en peine; je vous réponds de renverser tout cet obstacle, et j'y vais travailler de ce pas.

GÉRONTE. Ma foi, seigneur Argante, voulez-vous que je vous dise? l'éducation des enfants est une chose à quoi il faut s'attacher fortement.

ARGANTE. Sans doute. A quel propos cela?

GÉRONTE. A propos de ce que les mauvais déportements des jeunes gens viennent le plus souvent de la mauvaise éducation que leurs pères leur donnent.

ARGANTE. Cela arrive parfois. Mais que voulez-vous dire par là?

GÉRONTE. Ce que je veux dire par là?

ARGANTE. Oui.

GÉRONTE. Que, si vous aviez en brave père bien morigéné votre fils, il ne vous aurait point joué le tour qu'il vous a fait.

ARGANTE. Fort bien. De sorte donc que vous avez bien mieux morigéné le vôtre.

GÉRONTE. Sans doute; et je serais bien fâché qu'il m'eût rien fait approchant de cela.

ARGANTE. Et si ce fils, que vous avez en brave père si bien morigéné, avait fait pis encore que le mien? Hé?

GÉRONTE. Comment?

ARGANTE. Comment?

GÉRONTE. Qu'est-ce que cela veut dire?

ARGANTE. Cela veut dire, seigneur Géronte, qu'il ne faut pas être si prompt à condamner la conduite des autres, et que ceux qui veulent gloser doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche.

GÉRONTE. Je n'entends point cette énigme.

ARGANTE. On vous l'expliquera.

GÉRONTE. Est-ce que vous auriez oui dire quelque chose de mon fils?

ARGANTE. Cela se peut faire.

GÉRONTE. Et quoi encore?

ARGANTE. Votre Scapin, dans mon dépit, ne m'a dit la chose qu'en gros; et vous pourriez de lui, ou de quelque autre, être instruit du détail. Pour moi, je vais vite consulter un avocat, et aviser des biais que j'ai à prendre. Jusqu'au revoir.

SCÈNE II.

GÉRONTE.

Que pourrait-ce être que cette affaire-ci? Pis encore que le sien! Pour moi, je ne vois pas ce que l'on peut faire de pis; et je trouve que se marier sans le consentement de son père est une action qui passe tout ce que l'on peut s'imaginer.

SCÈNE III.

GÉRONTE, LÉANDRE.

GÉRONTE. Ah! vous voilà!

LÉANDRE (courant à Géronte pour l'embrasser). Ah! mon père, que j'ai de joie de vous voir de retour!

GÉRONTE (refusant d'embrasser Léandre). Doucement. Parlons un peu d'affaire.

LÉANDRE. Souffrez que je vous embrasse, et que...

GÉRONTE (le repoussant encore). Doucement, vous dis-je.

LÉANDRE. Quoi! vous me refusez, mon père, de vous exprimer mon transport par mes embrassements?

GÉRONTE. Oui. Nous avons quelque chose à démêler ensemble.

LÉANDRE. Et quoi?

GÉRONTE. Tenez-vous, que je vous voie en face.

LÉANDRE. Comment?

GÉRONTE. Regardez-moi entre deux yeux.

LÉANDRE. Eh bien?

GÉRONTE. Qu'est-ce donc qui s'est passé ici?

LÉANDRE. Ce qui s'est passé?

GÉRONTE. Oui. Qu'avez-vous fait pendant mon absence?

LÉANDRE. Que voulez-vous, mon père, que j'aie fait?

GÉRONTE. Ce n'est pas moi qui veux que vous ayez fait, mais qui demande ce que c'est que vous avez fait.

LÉANDRE. Moi! je n'ai fait aucune chose dont vous ayez lieu de vous plaindre.

GÉRONTE. Aucune chose?

LÉANDRE. Non.

GÉRONTE. Vous êtes bien résolu.

LÉANDRE. C'est que je suis sûr de mon innocence.

GÉRONTE. Scapin pourtant a dit de vos nouvelles.

LÉANDRE. Scapin?

GÉRONTE. Ah! ah! Ce mot vous fait rougir.

LÉANDRE. Il vous a dit quelque chose de moi?

GÉRONTE. Ce lieu n'est pas tout à fait propre à vider cette affaire, et nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on se rende au logis: j'y vais revenir tout à l'heure. Ah! traître! s'il faut que tu me déshonores, je te renonce pour mon fils, et tu peux bien pour jamais te résoudre à fuir de ma présence.

SCÈNE IV.

LÉANDRE.

Me trahir de cette manière! Un coquin qui doit par cent raisons être le premier à cacher les choses que je lui confie, est le premier à les aller découvrir à mon père! Ah! je jure le ciel que cette trahison ne demeurera pas impunie.

SCÈNE V.

OCTAVE, LÉANDRE, SCAPIN.

OCTAVE. Mon cher Scapin, que ne dois-je point à tes soins! Que tu es un homme admirable! et que le ciel m'est favorable de l'envoyer à mon secours!

LÉANDRE. Ah! ah! vous voilà! Je suis ravi de vous trouver, monsieur le coquin!

SCAPIN. Monsieur, votre serviteur. C'est trop d'honneur que vous me faites.

LÉANDRE (mettant l'épée à la main). Vous faites le méchant plaisant. Ah! je vous apprendrai...

SCAPIN (se mettant à genoux). Monsieur!

OCTAVE (se mettant entre deux, pour empêcher Léandre de frapper Scapin). Ah! Léandre!

LÉANDRE. Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.

SCAPIN (à Léandre). Hé, monsieur!

OCTAVE (retenant Léandre). De grâce!

LÉANDRE (voulant frapper Scapin). Laissez-moi contenter mon ressentiment.

OCTAVE. Au nom de l'amitié, Léandre, ne le maltraitez point.

SCAPIN. Monsieur, que vous ai-je fait?

LÉANDRE (voulant frapper Scapin). Ce que tu m'as fait! traître!

OCTAVE (retenant encore Léandre). Hé! doucement!

LÉANDRE. Non, Octave, je veux qu'il me confesse lui-même tout à l'heure la perfidie qu'il m'a faite. Oui, coquin, je sais le trait que tu m'as joué, on vient de me l'apprendre, et tu ne croyais pas peut-être que l'on me dût révéler ce secret; mais je veux en avoir la confession de ta propre bouche, et je vais te passer cette épée au travers du corps.

SCAPIN. Ah! monsieur, auriez-vous bien ce cœur-là?

LÉANDRE. Parle donc.

SCAPIN. Je vous ai fait quelque chose, monsieur?

LÉANDRE. Oui, coquin, et ta conscience ne te dit que trop ce que c'est.

SCAPIN. Je vous assure que je l'ignore!

LÉANDRE (s'avançant toujours pour frapper Scapin). Tu l'ignores!

OCTAVE (retenant Léandre). Léandre!

SCAPIN. Eh bien! monsieur, puisque vous le voulez, je vous confesse que j'ai bu, avec mes amis, ce petit quartaut de vin d'Espagne dont on vous fit présent il y a quelques jours, et que c'est moi qui fis une fente au tonneau, et répandis de l'eau autour, pour faire croire que le vin s'était échappé.

LÉANDRE. C'est toi, pendard, qui m'as bu mon vin d'Espagne, et qui as été cause que j'ai tant querellé la servante, croyant que c'était elle qui m'avait fait le tour?

SCAPIN. Oui, monsieur, je vous en demande pardon.

LÉANDRE. Je suis bien aise d'apprendre cela. Mais ce n'est pas l'affaire dont il est question maintenant.

SCAPIN. Ce n'est pas cela, monsieur?

LÉANDRE. Non; c'est une autre affaire qui me touche bien plus; et je veux que tu me la dises.

SCAPIN. Monsieur, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose.

LÉANDRE (voulant frapper Scapin). Tu ne veux pas parler?

SCAPIN. Hé!

OCTAVE (retenant Léandre). Tout doux!

SCAPIN. Oui, monsieur, il est vrai qu'il y a trois semaines que vous m'envoyâtes porter, le soir, une petite montre à la jeune Égyptienne que vous aimez; je revins au logis, mes habits tout couverts de boue, et le visage plein de sang, et vous dis que j'avais trouvé des voleurs qui m'avaient bien battu, et m'avaient dérobé la montre; c'était moi, monsieur, qui l'avais retenue.

LÉANDRE. C'est toi qui as retenu ma montre?

SCAPIN. Oui, monsieur; afin de voir quelle heure il est.

LÉANDRE. Ah! ah! j'apprends ici de jolies choses, et j'ai un serviteur fort fidèle, vraiment! Mais ce n'est pas encore cela que je demande.

SCAPIN. Ce n'est pas cela?

LÉANDRE. Non, infâme; c'est autre chose encore que je veux que tu me confesses.

SCAPIN (à part). Peste!

LÉANDRE. Parle vite, j'ai hâte.

